

FAUT-IL BRÛLER KAFKA?

Un peu après la guerre, un hebdomadaire communiste (*Action*) ouvrit une enquête sur un sujet inattendu. *Faut-il brûler Kafka?* demandait-on. La question était d'autant plus folle qu'elle n'était nullement précédée de celles qui l'auraient introduite: faut-il brûler les livres? ou, en général, quelle sorte de livres brûler? Quoi qu'il en fût, le choix des rédacteurs était subtil. Inutile de rappeler que l'auteur du *Procès* est, comme on dit, «l'un des plus grands génies de notre époque. Mais le grand nombre de réponses montra que l'audace payait. Au surplus, l'enquête avait, bien avant d'être formulée, reçu une réponse qu'*Action* omit de publier, celle de l'auteur, qui vécut, ou mourut du moins, chatouillé du désir de brûler ses livres.

A mon sens, jusqu'au bout, Kafka ne sortit pas de l'indécision. Ces livres, tout d'abord, il les écrivit; il faut imaginer du temps entre le jour où l'on écrit et celui où l'on décide de brûler. Puis il en resta à la décision équivoque, confiant l'exécution de l'autodafé à celui de ses amis qui l'avait prévenu: il refusait de s'en charger. Il ne mourut pas, cependant, sans avoir exprimé cette volonté, d'apparence décisive: il fallait mettre au feu ce qu'il laissait.

Quoi qu'il en fût, l'idée de brûler Kafka — fût-elle une provocation — était logique dans l'esprit des communistes. Ces flammes imaginaires aident même à bien comprendre ces livres: ce sont des livres pour le feu, des objets auxquels il manque à la vérité d'être en feu, ils sont là mais *pour disparaître*; déjà, comme s'ils étaient anéantis.

KAFKA, LA TERRE PROMISE ET LA SOCIÉTÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Entre les écrivains, Kafka fut peut-être le plus malin: lui, du moins, ne s'est pas laissé prendre !... D'abord, à l'inverse de bien des modernes, être un écrivain fut justement ce qu'il *voulut*. Il comprit que la littérature, *ce qu'il voulait*, lui refusait la satisfaction attendue, mais il ne cessa pas d'écrire. Il serait même impossible de dire que la littérature le déçut. Elle ne le déçut pas, de toute manière, en comparaison d'autres buts possibles. Nous admettons qu'elle fut pour lui ce que la Terre promise fut pour Moïse.

Kafka dit ceci de Moïse [1] : «... le fait qu'il ne doit voir la Terre promise qu'à la veille de sa mort n'est pas croyable. Cette suprême perspective ne saurait avoir d'autre sens que celui de représenter à quel point la vie humaine n'est qu'un instant incomplet, parce que ce genre de vie (l'attente de la Terre promise) pourrait durer indéfiniment sans qu'il en résultât jamais autre chose qu'un instant. Ce n'est pas parce que sa vie fut trop brève que Moïse n'atteignit pas Chanaan, mais parce que c'était une vie humaine. Ce n'est plus seulement la dénonciation de la vanité de tel bien mais de tous les buts, également vides de sens: toujours un but est, sans espoir, *dans le temps*, comme un poisson est dans l'eau, un point quelconque dans le mouvement de l'univers : *puisqu'il s'agit d'une vie humaine*.

Rien est-il plus contraire à la position communiste? Du communisme, nous pouvons dire qu'il est l'action par excellence, il est l'action qui change le monde.

En lui le but, le monde changé, situé dans le temps, dans le temps à venir, subordonne l'existence, l'activité présente, qui n'a de sens qu'un but visé, *ce monde qu'il faut changer*. Là-dessus, le communisme ne soulève aucune difficulté de principe. Toute l'humanité est disposée à subordonner le temps présent au pouvoir impératif d'un but. Nul ne doute de la valeur de l'action, et nul ne dispute à l'action l'autorité dernière.

Reste à la rigueur une réserve insignifiante: nous nous disons qu'agir n'empêcha jamais de vivre... Ainsi le monde de l'action n'a-t-il jamais d'autre souci que le but visé. Les buts diffèrent selon l'intention, mais leur diversité, voire leur opposition, a toujours réservé une voie à la convenance individuelle. Seule une tête mal faite, et quasi folle, refuse un but autrement qu'en faveur d'un autre plus valable. Kafka lui-même laisse entendre d'abord que, si Moïse fut un objet de dérision, c'est qu'il devait, selon la prophétie, mourir à l'instant où il toucherait le but. Mais il ajoute, avec logique, que la raison profonde de sa déconvenue était d'avoir une « vie humaine ». Le but est remis dans le temps, le temps est limité : cela seul amène Kafka à tenir le but en soi-même comme un leurre.

C'est si paradoxal — et c'est si parfaitement le contre-pied de l'attitude communiste (l'attitude de Kafka n'est pas seulement contraire au souci politique voulant que rien ne compte si la révolution n'a pas lieu) — que nous devons y regarder à deux fois.

LA PARFAITE PUÉRILITÉ DE KAFKA

La tâche n'est pas facile.

Kafka exprima toujours sa pensée, quand il le décida expressément (dans son journal ou dans ses pages de réflexions), en faisant un piège de chaque mot (il édifiait de dangereux édifices, où les mots ne s'ordonnent pas logiquement, mais se hissent les uns sur les autres, comme s'ils voulaient seulement étonner, désorienter, comme s'ils s'adressaient à l'auteur lui-même, qui ne fut jamais las, semble-t-il, d'aller d'étonnement en égarement).

Le plus vain est sans doute de donner un sens aux écrits proprement littéraires, où souvent l'on vit ce qu'il n'y a pas, où l'on vit, dans le meilleur cas, ce qui se trouvait, une fois ébauché, dérobé même à la plus timide affirmation [2].

Nous devons d'abord exprimer ces réserves. Nous suivons néanmoins, dans un dédale, un sens général de la démarche qui n'est évidemment saisi qu'au moment où, de ce dédale, nous sortons: alors je crois possible d'en dire, simplement, que l'œuvre de Kafka témoigne, en son ensemble, d'une attitude tout à fait infantine.

Selon moi, le point faible de notre monde est généralement de tenir l'enfantillage pour une sphère à part, qui sans doute, en quelque sens, ne nous est pas étrangère, mais qui reste en dehors de nous, et ne saurait d'elle-même constituer, ni signifier sa vérité : ce qu'elle est vraiment. De même, en général, personne ne tient l'erreur pour constitutive du vrai... « C'est enfantin », ou « ce n'est pas sérieux » sont des propositions équivalentes. Mais enfantins, pour commencer, nous le sommes tous, absolument, sans réticences, et même il faut le dire, de la plus surprenante façon: c'est ainsi (par enfantillage) qu'à l'état naissant,

l'humanité manifeste son essence. A proprement parler, jamais l'animal n'est enfantin, mais le jeune être humain ramène, lui, non sans passion, les sens que l'adulte lui suggère à quelque autre qui, lui-même, ne se laisse ramener à rien. Tel est le monde auquel nous adhérons et qui, les premières fois, jusqu'au délice, nous grisait de son innocence : où chaque chose, pour un temps, donnait congé à cette raison d'être qui la fit chose (dans l'engrenage de sens où l'adulte la suit). Kafka laissa de lui ce que l'éditeur nomma l' « esquisse d'une autobiographie » [3]. Le fragment ne porte que sur l'enfance et sur un trait particulier. « On ne fera jamais comprendre à un garçon qui, le soir, est au beau milieu d'une histoire captivante, on ne lui fera jamais comprendre par une démonstration limitée à lui-même qu'il lui faut interrompre sa lecture et s'aller coucher. » Kafka dit plus loin : «... L'important en tout ceci, c'est que la condamnation qu'avait subi ma lecture exagérée, par mes propres moyens je l'étendais au manquement demeuré secret, à mon devoir et, de ce fait, j'en arrivais au résultat le plus déprimant. » L'auteur adulte insiste sur le fait que la condamnation portait sur des goûts qui formaient les « particularités de l'enfant » : la contrainte lui faisait ou « détester l'opresseur », ou tenir pour insignifiantes les particularités défendues.

«... Passais-je sous silence, écrit-il, l'une de mes particularités, alors il en résultait que je me détestais moi et mon destin, que je me tenais pour mauvais ou damné. » Le lecteur du *Procès* ou du *Château* n'a pas de peine à reconnaître l'atmosphère des compositions romanesques de Kafka. Au crime de lire succéda, quand il eut l'âge d'homme, le crime d'écrire. Quand la littérature fut en question, l'attitude de l'entourage, surtout celle du père, fut empreinte d'une réprobation semblable à celle qui touchait la lecture. Kafka en désespéra de la même façon. A ce sujet, Michel Carrouges a dit justement : « Ce qu'il ressentait si affreusement, c'était cette légèreté à l'égard de ses préoccupations les plus profondes... » Parlant d'une scène où le mépris des siens se manifesta cruellement, Kafka s'écrie : « Je restai assis et me penchai comme auparavant sur ma famille..., mais en fait je venais d'être expulsé d'un seul coup de la société [4]... »

LE MAINTIEN DE LA SITUATION ENFANTINE

Ce qui est étrange dans le caractère de Kafka est qu'il voulut essentiellement que son père le comprît et s'accordât à l'enfantillage de sa lecture, plus tard de la littérature, qu'il ne rejetât pas hors de la société des adultes, seule indestructible, ce qu'il confondit dès l'enfance avec l'essence, avec la particularité de son être. Son père était pour lui l'homme de l'autorité, dont l'intérêt se limitait aux valeurs de l'action efficace. Son père signifiait le primat d'un but se subordonnant la vie présente, auquel la plupart des adultes se tiennent. *Puérilement*, Kafka vivait, comme chaque écrivain authentique, sous le primat opposé du désir actuel. Il est vrai qu'il se soumit au supplice d'un travail de bureau, mais non sans plaintes, sinon contre ceux qui l'y contraignirent, du moins contre le mauvais sort. Il se sentit toujours exclu de la société qui l'employait, mais tenait pour rien — pour enfantillage — ce qu'au fond de lui-même il était avec une passion exclusive. Le père évidemment répondait par la dure incompréhension du monde de l'activité.

En 1919, Franz Kafka écrivit, mais, sans doute heureusement, n'envoya pas à son père une lettre dont nous connaissons des fragments [5]. « J'étais, dit-il, un enfant anxieux, mais cependant obstiné, comme tous les enfants, sans doute ma mère me gâtait-elle aussi, je ne puis croire, cependant, que je fusse difficilement traitable, je ne puis croire qu'un mot aimable, qu'une façon silencieuse de « vous prendre par la main, qu'un bon regard n'eussent obtenu de moi tout ce que l'on désirait. Toi, tu ne peux guère traiter un enfant que conformément à ta propre nature, avec force, avec éclats, avec colère... Tu t'étais élevé de par ta propre force à une si haute position que tu avais en toi-même une confiance illimitée... En ta présence, je me mettais à bégayer... Devant toi, j'avais perdu la confiance en moi-même et assumé en retour un sentiment de culpabilité sans bornes. C'est en me souvenant du caractère illimité de ce sentiment que j'avais écrit un jour de quelqu'un [6] : « Il craignait que la honte ne lui survive... C'est de toi qu'il s'agissait dans tout ce qu'il m'arrivait d'écrire, qu'y faisais-je sinon déverser les plaintes que je n'avais pu déverser dans ton sein? C'était, volontairement traîné en longueur, un congé que je prenais de toi... »

Kafka voulait intituler son œuvre entier : « Tentations d'évasion hors de la sphère paternelle [7]. » Nous ne devons pas nous y tromper : jamais Kafka ne voulut s'évader vraiment. Ce qu'il voulait, c'était vivre dans la sphère — *en exclu*. A la base, il savait qu'il était chassé. On ne peut dire qu'il le fut par les autres, on ne peut dire qu'il se chassait lui-même. Il se conduisait simplement de manière à se rendre insupportable au monde de l'activité intéressée, industrielle et commerciale, il voulait demeurer dans la puérité du rêve.

L'évasion dont il s'agit diffère essentiellement de celle qu'envisagent les chroniques littéraires: c'est une évasion qui échoue. Même une évasion qui doit, une évasion qui veut échouer. Ce qui manque à la vulgaire évasion, qui la limite au compromis, au « chiqué », est un sentiment de culpabilité profonde, de violation d'une indestructible loi, c'est la lucidité d'une conscience de soi sans pitié. L'évadé des chroniques est un dilettante, il est satisfait d'amuser; il n'est pas encore libre, il ne l'est pas au sens fort du mot, où la liberté est souveraine. Pour être libre, il lui faudrait se faire reconnaître comme tel par la société dominante.

Dans le monde suranné de la féodalité autrichienne, la seule société qui aurait pu reconnaître le jeune israélite était la sphère paternelle des affaires, excluant les tricheries d'un snobisme épris de littérature. Le milieu où la puissance du père de Franz s'affirmait sans contestation annonçait la dure rivalité du travail, qui ne concède rien au caprice, et limite à l'enfance un enfantillage toléré, même aimé dans ses limites, mais condamné dans son principe. L'attitude de Kafka veut être maintenant précisée, et son caractère extrême accusé. Non seulement, il devait être reconnu de l'autorité la moins susceptible de le reconnaître (puisque — il y était résolu sans réticences — il ne céderait pas), mais il n'eut jamais l'intention d'abattre cette autorité, pas même de s'y opposer. Il ne voulut pas s'opposer à ce père qui lui retirait la possibilité de vivre, il ne voulut pas être, à son tour, *adulte et père*. A sa manière, il mena une lutte à mort pour entrer dans la société paternelle avec la plénitude de ses droits, mais il n'aurait admis de réussir qu'à une condition, *rester l'enfant irresponsable qu'il était*.

Il poursuivit sans concession, jusqu'au dernier souffle, un combat désespéré. Il n'eut jamais d'espoir : la seule issue était de rentrer par la mort, en abandonnant pleinement la particularité (le caprice, l'enfantillage), dans le monde du père. Il formula lui-même, en 1917, cette solution que ses romans multiplièrent : « Ce serait donc, dit-il, *à la mort* que je me confierais. Reste d'une croyance. *Retour au père*. Grande journée de réconciliation [8]. » Le moyen pour lui du moins de faire à son tour acte de père était le mariage. Or il se déroba malgré le désir qu'il en eut pour de très valables raisons: il rompit ses fiançailles deux fois. Il vivait « isolé des générations passées », et « il ne put... devenir une nouvelle origine de générations [9] ».

« L'obstacle essentiel à mon mariage, dit-il dans la « lettre à son père », c'est ma conviction, qui est déjà définitive, que pour assurer l'existence d'une famille, et surtout pour la diriger, il faut nécessairement les qualités que je te connais... [10]. » Il faut, disons-le, être ce que tu es, trahir ce que je suis.

Kafka eut le choix entre les scandales — puérils, discrets — du caprice, de l'humeur souveraine, qui, ne regardant rien, ne subordonne rien à un bonheur promis — et la recherche de ce bonheur effectivement promis à l'activité laborieuse et à l'autorité virile. Il eut le choix, car il en fit la preuve; il sut, sinon se nier et se perdre dans les rouages du travail ingrat, en assurer du moins la marche avec conscience. Il opta pour le caprice incoercible de ses héros, pour leurs enfantillages, leur anxieuse insouciance, leur scandaleuse conduite et l'évident mensonge de leur attitude. Il voulut en un mot que l'existence d'un monde sans raison, et dont les sens ne s'ordonnent pas, demeurât l'existence souveraine, l'existence possible seulement dans la mesure où elle appelle la mort.

Sans échappatoire, sans faiblesse, il le voulut, refusant de laisser à la valeur souveraine de son choix quelque chance au prix d'un déguisement. Jamais il ne biaisa, demandant, pour ce qui n'est souverain que sans droit, le privilège du sérieux. Que sont des caprices garantis par des lois et par le pouvoir, sinon des fauves de jardin zoologique? Il sentit que la vérité, l'authenticité du caprice voulait la maladie, le dérangement jusqu'à la mort. Le droit, comme en parlant de lui l'a dit Maurice Blanchot [11], est la chose de l'action, « l'art (le caprice) est sans droit contre l'action ». Le monde est forcément le bien de ceux à qui une *terre promise* a été attribuée, qui, s'il le faut, travaillent ensemble et luttent pour y parvenir. Ce fut la force silencieuse et désespérée de Kafka de ne pas vouloir contester l'autorité qui lui déniait la possibilité de vivre, et de s'écarter de l'erreur commune, qui engage, en face de l'autorité, le jeu de la rivalité. S'il est finalement le vainqueur, celui qui refusait la contrainte, à son tour, devient, pour lui-même aussi bien que pour autrui, semblable à ceux qu'il combattit, qui se chargent de la contrainte. La vie puérile, le caprice souverain, sans calcul, ne peuvent survivre à leur triomphe. Rien n'est souverain qu'à une condition; ne pas avoir l'efficacité du pouvoir, qui est action, primat de l'avenir sur le moment présent, primat de la terre promise. Assurément, ne pas lutter pour détruire un adversaire cruel est le plus dur, c'est s'offrir à la mort. Pour supporter sans se trahir, il faut mener une lutte sans réticences, austère et angoissée : c'est la seule chance de maintenir cette pureté délirante, jamais liée à l'intention logique, toujours en porte à faux dans les

engrenages de l'action, cette pureté enlisant tous ses héros dans le borbier d'une culpabilité croissante. Rien est-il plus puéril, ou plus silencieusement incongru que le K. du *Château*, que le Joseph K. du *Procès*? Ce double personnage, « le même dans les deux livres », sournoisement agressif, agressif sans calcul, sans raison : un caprice aberrant, une obstination d'aveugle le perdent. Il attend tout de la bienveillance d'impitoyables autorités, il se comporte comme le plus effronté libertin en pleine salle d'auberge (et l'auberge des fonctionnaires), au beau milieu de l'école, chez son avocat..., dans la salle des audiences du Palais de Justice [12] ». Le père, dans *Le Verdict*, est réduit par le fils à la dérision, mais il est toujours assuré que la profonde, l'excédante, la fatale, l'involontaire destruction de l'autorité de ses buts, se paiera; l'introducteur du désordre, ayant lâché les chiens sans s'être assuré de refuge, étant lui-même défait dans les ténèbres, en sera la première victime. Sans doute est-ce la fatalité de tout ce qui est humainement souverain, ce qui est souverain ne peut durer, sinon dans la négation de soi-même (le plus petit calcul et tout est par terre, il n'y a plus que servitude, primat sur le temps présent de l'objet du calcul), ou dans l'instant durable de la mort. La mort est le seul moyen d'éviter à la souveraineté l'abdication. Il n'y a pas de servitude dans la mort; dans la mort, il n'y a plus *rien*.

L'UNIVERS JOYEUX DE FRANZ KAFKA

Kafka n'évoque pas une vie souveraine, mais au contraire nouée jusqu'aux moments les plus capricieux cette vie est obstinément triste. L'érotisme dans *Le Procès* ou *Le Château* est un érotisme sans amour, sans désir et sans force, un érotisme de désert, auquel, à tout prix, il faudrait échapper [13]. Mais tout s'enchevêtre. En 1922 Kafka écrit dans son *Journal* [14] :

« Quand j'étais encore satisfait, je voulais être insatisfait et par tous les moyens du siècle et de la tradition qui m'étaient accessibles, je me poussais dans l'insatisfaction : à présent je voudrais pouvoir revenir à mon état premier. Je me trouvais donc toujours insatisfait, même de mon insatisfaction. Il est singulier qu'avec assez de systématisation quelque réalité ait pu naître de cette comédie. Ma déchéance spirituelle commença par un jeu enfantin, il est vrai consciemment enfantin. Par exemple je simulais des tics du visage, je me promenais les bras croisés derrière la tête, enfantillage détestable, mais couronné de succès. Il en fut de même de l'évolution de mon expression littéraire, évolution qui plus tard malheureusement s'interrompit. S'il était possible de contraindre le malheur à se produire, on devrait pouvoir l'y contraindre de la sorte. » Mais ailleurs voici un fragment sans date [15] : «... ce n'est pas la victoire que j'espère, ce n'est pas la lutte qui me réjouit, ce n'est qu'en tant que l'unique chose qui soit à faire qu'elle peut me réjouir. Comme telle la lutte me remplit en effet d'une joie qui déborde ma faculté de jouissance ou ma faculté de don et ce ne sera peut-être pas à la lutte, mais à la joie, que je finirai par succomber. »

En somme, il voulut être malheureux pour se satisfaire : le plus secret de ce malheur était une joie si intense qu'il parle d'en mourir. Je transcris le fragment qui vient à la suite [16] : « Il a penché la tête sur le côté : dans le cou ainsi

découvert est une plaie, bouillonnant dans la chair et le sang brûlants, faite par un éclair qui dure encore. » L'éclair aveuglant — l'éclair durable — a sans doute plus de sens que la dépression qui le précédait. Cette question surprenante est insérée dans le *Journal* (en 1917) [17] : « N'ai jamais... pu comprendre qu'il fût possible, presque à quiconque peut écrire, d'objectiver la douleur dans la douleur, si bien que, par exemple, dans le malheur, peut-être avec la tête encore toute brûlante de malheur, je puis m'asseoir, pour communiquer à quelqu'un par écrit : Je suis malheureux. Bien plus allant même au-delà, je puis en diverses fioritures suivant mes dons qui semblent n'avoir rien de commun avec le malheur, improviser sur ce thème, simplement ou antithétiquement ou encore avec des orchestrations entières d'associations. Et ce n'est point là le mensonge ni l'apaisement de la douleur, c'est un excédent de forces, accorde par la grâce, en un moment où la douleur a pourtant visiblement « épuisé toutes mes forces jusqu'au fond de mon être qu'elle écorche encore. Quel est donc cet excédent? » Reprenons la question: quel est cet excédent?

Entre les contes de Kafka, il en est peu qui aient l'intérêt du *Verdict*:

« Cette histoire, dit le journal au 23 septembre 1912 [18], je l'ai écrite tout d'une haleine dans la nuit du 22 au 23, de 10 heures du soir à 6 heures du matin. Je pus à peine retirer de dessous la table mes jambes devenues raides à force d'avoir été assis. L'effort et la joie terribles à voir comment l'histoire se développait devant moi, comment je fendais les eaux. A plusieurs reprises, au cours de cette nuit, je portais tout mon poids sur mon dos. Comment toute chose peut être dite, comment pour toutes les idées qui viennent à l'esprit, pour les idées les plus étranges, un grand feu est préparé, où elles disparaissent et ressuscitent... »

« Cette nouvelle raconte, dit Carrouges [19], l'histoire d'un jeune homme qui se dispute avec son père au sujet de l'existence d'un ami et qui, à la fin, désespéré, se suicide. En quelques lignes, aussi brèves que la description de la dispute fut longue, il nous est dit comment ce jeune homme se tue :

« Il jaillit hors de la porte et franchit les rails du tram, poussé irrésistiblement vers l'eau. Et déjà il s'accrochait au parapet comme un affamé à la nourriture. Il sauta le garde-fou, en gymnaste consommé qu'il avait été dans sa jeunesse, pour l'orgueil de ses parents. Il se maintint encore un instant d'une main qui faiblissait, guetta, entre les barreaux, le passage d'un autobus dont le bruit couvrirait facilement celui de sa chute, cria faiblement : « Chers parents, je vous ai pourtant toujours aimés! » et se laissa tomber dans le vide. »

« A ce moment il y avait sur le pont une circulation littéralement folle. »

Michel Carrouges a raison d'insister sur une valeur poétique de la phrase finale. Kafka lui-même en donna un autre sens au pieux Max Brod : « Sais-tu, lui dit-il, ce que signifie la phrase finale? J'ai pensé en l'écrivant à une forte éjaculation [20]. » Cette « extraordinaire déclaration » laisserait-elle entrevoir des « arrière-plans érotiques »? désignerait-elle « dans l'acte d'écrire une sorte de compensation de la défaite devant le père et de l'échec dans le rêve de transmettre la vie [21] »? Je ne sais, mais à la lumière de cette « déclaration », la phrase relue exprime la

souveraineté de la joie, le glissement souverain de l'être dans le *rien* — que *les autres* sont pour lui.

Cette souveraineté de la joie, le fait de mourir [22] la paie. L'angoisse la précédait, — comme une conscience de la fatalité de l'issue, — déjà comme une appréhension du moment d'ivresse que sera la condamnation, du vertige délivrant que sera la mort. Mais le malheur n'est pas seulement la punition. La mort de Georg Bendemann avait pour son double, Kafka, le sens de la félicité : la condamnation volontaire prolongeait la démesure qui l'avait provoquée, mais elle levait l'angoisse en accordant au père un amour, un respect définitifs. Il n'y avait pas d'autre moyen d'accorder la profonde vénération et le manquement délibéré à cette vénération. La souveraineté est à ce prix, elle ne peut se donner que le droit de mourir : elle ne peut jamais agir, jamais revendiquer des droits qu'a seule l'action, l'action qui jamais n'est authentiquement souveraine, ayant le sens servile inhérent à la recherche des résultats, l'action, toujours subordonnée, y aurait-il quoi que ce fût d'inattendu dans cette complicité de la mort et du plaisir? mais le plaisir — ce qui agrée, sans calcul, contre tout calcul — étant l'attribut, ou l'emblème de l'être souverain, a pour sanction la mort, qui en est aussi le moyen.

Tout est dit. Ce n'est pas aux moments érotiques que l'éclair ou la joie se produisent. Si l'érotisme est là, c'est pour assurer le désordre. Comme les « tics » simulés du visage, à l'aide desquels Kafka enfant voulait « contraindre le malheur à se produire ». C'est que seuls le malheur redoublé, la vie décidément indéfendable, apportent la nécessité de la lutte et cette angoisse serrant la gorge, sans laquelle l'excédent ni la grâce ne se produiraient. Malheur, péché sont déjà la lutte en eux-mêmes; la lutte dont le sens est la vertu ne dépend d'aucun résultat. Sans l'angoisse, la lutte ne serait pas « l'unique chose à faire », ainsi Kafka n'est-il que dans le malheur « empl... d'une joie qui déborde (sa) faculté de jouissance, ou (sa) faculté de don » — d'une joie si intense que c'est d'elle — ce n'est pas de la lutte — qu'il attend la *mort*.

L'HEUREUSE EXUBÉRANCE DE L'ENFANT SE RETROUVE DANS LE MOUVEMENT DE LIBERTÉ SOUVERAINE DE LA MORT

Dans le recueil publié sous le titre *La Muraille de Chine*, un récit, *Enfances* [23], donne un aspect paradoxal de l'heureuse exubérance de Kafka. Comme en tous les moments que son œuvre décrit, rien ici ne tient solidement à l'ordre établi, aux rapports définissables. Toujours un même informe déchirement, parfois lent et parfois rapide, de brouillard dans le vent: jamais un but lisible, ouvertement visé, ne vient prêter un sens à une absence de limite aussi passivement souveraine. Kafka, enfant, se joignait à la bande de ses camarades de jeu.

« Tête baissée, écrit-il, nous foncions dans le soir. De jour, de nuit, il n'y avait plus d'heure! Tantôt les boutons de nos gilets s'entrechoquaient comme des dents, tantôt nous courions en gardant entre nous la même distance, la bouche en feu, tels les animaux des Tropiques. Piaffant et la taille cambrée, pareils aux cuirassiers d'antan, nous dévalions la courte ruelle en nous heurtant les uns aux

autres et l'élan nous faisait gravir un bon bout de la pente opposée. Des isolés sautaient dans le fossé, mais à peine disparus dans l'obscurité du talus, les revoilà là-haut sur le chemin en bordure des champs à nous toiser comme des inconnus... »

Ce contraire (ainsi le soleil est-il le contraire des brumes impénétrables, dont il est cependant la vérité voilée) a peut-être la vertu d'illuminer cette œuvre apparemment triste. L'élan souverain, criant la joie, de son enfance se changea par la suite en un mouvement qu'absorbait la mort. La mort était seule assez vaste, assez dérobée à l' « action-poursuivant-le-but », pour exciter encore en la dissimulant l'humeur endiablée de Kafka. En d'autres termes, dans l'acceptation de la mort lui est donnée : à l'intérieur de cette subordonnée au but, est reconnu, mais la limite de la mort lui est donnée: à l'intérieur de cette limite, l'attitude souveraine, qui ne vise rien, ne veut rien, dans le temps d'un éclair, reprend la plénitude que lui rend l'égarement définitif: quand le parapet est franchi, l'élan est celui de l'enfance vagabonde. L'attitude souveraine est coupable, elle est malheureuse: dans la mesure où elle tente de fuir la mort, mais à l'instant même de mourir, sans défi, le mouvement éperdu de l'enfance se grise à nouveau de liberté inutile. Le vivant, irréductible, refusait ce qu'accorde la mort, qui seule cède sans devoir en pâtir à la pleine autorité de l'action.

JUSTIFICATION DE L'HOSTILITÉ DES COMMUNISTES

Nous pouvons à la rigueur distinguer, dans l'œuvre de Kafka, l'aspect *social*, l'aspect *familial* et *sexuel*, l'aspect *religieux* enfin. Mais ces distinctions me semblent gênantes, elles sont peut-être superflues: j'ai voulu, dans ce qui précède, introduire une manière de voir où ces divers aspects se fondent en un seul. Le caractère social des récits de Franz Kafka ne peut sans doute être saisi que dans une représentation générale. Apercevoir dans *Le Château* « l'épopée du chômeur », ou « celle du juif persécuté »; dans *Le Procès*, « l'épopée de l'accusé dans l'ère bureaucratique »; rapprocher de ces récits obsédants *L'Univers concentrationnaire* de Rousset n'est sans doute pas entièrement injustifié. Mais cela mène Carrouges, qui le fait, à l'examen de l'hostilité communiste. « Il eût été facile, nous dit-il, de relever Kafka de toute accusation d'être contre-révolutionnaire, si l'on avait voulu admettre pour lui, comme pour d'autres, qu'il s'est borné à peindre l'enfer capitaliste [24]. » Il ajoute : « Si l'attitude de Kafka est odieuse à tant de révolutionnaires, ce n'est pas parce qu'elle ne met pas en cause explicitement le bureaucrate et la justice bourgeoise, ils y eussent volontiers suppléé, mais elle met en cause toute bureaucratie et toute pseudo-justice [25]. » Kafka voulait-il mettre en cause en particulier telles institutions, auxquelles nous devrions substituer d'autres, moins inhumaines? Carrouges écrit encore: « Déconseille-t-il la révolte? Pas plus qu'il ne la prône. Il constate seulement l'écrasement de l'homme: au lecteur d'en tirer les conséquences! Il comment ne pas se révolter contre l'odieux pouvoir qui empêche l'arpenteur de se mettre au travail? » Je pense au contraire que, dans *Le Château*, l'idée même de révolte est retirée. Carrouges le sait, qui dit lui-même un peu plus loin [26] : « La seule

critique qu'on pourrait faire... à Kafka, ce serait de porter au scepticisme à l'égard de toute action révolutionnaire parce qu'il pose des problèmes qui ne sont pas des problèmes politiques, mais humains et. éternellement post-révolutionnaires.» Encore est-ce peu de parler de scepticisme et d'accorder aux problèmes de Kafka quelque sens sur le plan où l'humanité politique agit et parle.

Loin d'être inattendue, l'hostilité communiste est liée d'une manière essentielle à la compréhension de Kafka.

J'irai plus loin. L'attitude de Kafka devant l'autorité du père n'a de sens que l'autorité générale qui découle de *l'activité efficace*. Apparemment, l'activité efficace élevée à la rigueur d'un système fondé en raison qu'est le communisme est la solution de tous les problèmes, mais elle ne peut ni condamner absolument, ni tolérer dans la pratique l'attitude proprement souveraine, où le moment présent se délie de ceux qui suivront. Cette difficulté est grande pour un parti qui respecte la seule raison, qui n'aperçoit dans les valeurs irrationnelles, où la vie luxueuse, inutile, et l'enfantillage se font jour, que l'intérêt particulier, qui se cache. La seule attitude souveraine admise dans le cadre du communisme est celle de l'enfant, mais c'en est la forme *mineure*. Elle est concédée aux enfants qui ne peuvent s'élever au sérieux de l'adulte. L'adulte, s'il donne un sens majeur à l'enfantillage, s'il s'exerce à la littérature avec le sentiment de toucher la valeur souveraine, n'a pas de place dans la société communiste. Dans un monde où l'individualité bourgeoise est bannie, l'humeur inexplicable, puérile de l'adulte Kafka ne peut être défendue. Le communisme est dans son principe la négation accomplie, le contraire de la signification de Kafka.

MAIS KAFKA LUI-MÊME EST D'ACCORD

Il n'est rien qu'il aurait pu affirmer, au nom de quoi il aurait pu parler: ce qu'il est, qui n'est rien, n'est que dans la mesure où l'activité efficace le condamne, il n'est que le refus de l'activité efficace. C'est pourquoi il s'incline profondément devant une autorité qui le nie, encore que sa manière de s'incliner soit plus violente qu'une affirmation criée; il s'incline en aimant, en mourant et en opposant le silence de l'amour et de la mort à ce qui ne pourrait le faire céder, car le *rien* qui malgré l'amour et la mort ne pourrait céder, est *souverainement* ce qu'il est [27].

1. *Journal intime*. Suivi de *Esquisse d'une Autobiographie. Considérations sur le Péché. Méditations*. Introduction et traduction par PIERRE KLOSSOWSKI, Grasset, 1949, pp. 189-190 (19 octobre 1921).
2. Je ne puis faire d'autre réponse à Josef Gabel, qui me met en cause (dans *Critique*, n° 78, nov. 1953, p. 959). Le cirque d'Oklahoma ne suffit pas pour introduire, dans l'œuvre de Kafka, la perspective historique.
3. Publié dans *Journal...*, pp. 235-243.
4. MICHEL CARROUGES, *Franz Kafka*, Labergerie, 1949, p. 83

5. Publié dans *Journal...*, pp. 39-49.
6. Du héros du *Procès*, Joseph K., double évidemment de l'auteur lui-même.
7. CARROUGES, *op. cit.*, p. 85.
8. CARROUGES, *op. cit.*, p. 144. Les mots soulignés le sont par moi.
9. CARROUGES, *op. cit.*, p. 85.
10. *Journal...*, p. 40.
11. *La Part du Feu*, Gallimard, 1949.
12. CARROUGES, *op. cit.*, p. 26.
13. CARROUGES, *op. cit.*, pp. 26-27.
14. *Journal...*, p. 203.
15. *Journal...*, pp. 219-220.
16. *Ibid.*, p. 220.
17. *Ibid.*, p. 184.
18. *Journal...*, p. 173.
19. *Op. cit.*, pp. 27-28.
20. CARROUGES, *op. cit.*, p. 103.
21. *Ibidem*.
22. Je crois devoir citer ici une phrase destinée à un autre livre: « Nous ne prêtons qu'à tort une attention fondamentale au passage de l'être d'une forme à l'autre. Notre infirmité veut que nous connaissions les autres comme s'ils n'étaient que des *dehors*, mais ils ne sont pas moins que nous *de l'intérieur*. Si nous envisageons la mort, le vide qu'elle laisse obsède en nous le souci personnel, alors que le monde est seulement composé de pleins. Mais la mort irréaliste, laissant le sentiment d'un vide, en même temps qu'elle nous angoisse nous attire, car ce vide est sous le signe de la plénitude de l'être. » Le rien ou le vide, ou les autres, se rapportent de la même façon à une plénitude impersonnelle - inconnaissable.
23. Trad. de J. CARRIVE et A. VIALATTE, Gallimard, 1950, p. 67-71.
24. CARROUGES, *op. cit.*, p. 76.
25. *Ibid.*, p. 77.
26. CARROUGES, *op. cit.*, pp. 77-78.
27. Voir plus haut.